

1951

A. Monnier & Pottier  
très cordialement  
Glotz  
pour M. Henrich

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

---

## RÉFLEXIONS

SUR

# LE BUT ET LA MÉTHODE DE L'HISTOIRE

---

LEÇON D'OUVERTURE  
DU COURS D'HISTOIRE GRECQUE

FAITE LE 12 NOVEMBRE 1907

PAR

GUSTAVE GLOTZ

---

Cette brochure ne peut être mise dans le commerce

(Extrait de la *Revue Internationale de l'Enseignement*)

---

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE DROIT & DE JURISPRUDENCE

Ancienne Librairie Chevalier-Marescq et C<sup>ie</sup> et ancienne Librairie F. Pichon réunies

F. PICHON ET DURAND-AUZIAS, ADMINISTRATEURS

Librairie du Conseil d'Etat et de la Société de Législation comparée

20, RUE SOUFFLOT, (5<sup>e</sup> ARR<sup>t</sup>)

---

1907

Bibliothèque Maison de l'Orient



135832

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

---

# RÉFLEXIONS

SUR

# LE BUT ET LA MÉTHODE DE L'HISTOIRE

---

LEÇON D'OUVERTURE  
DU COURS D'HISTOIRE GRECQUE

FAITE LE 12 NOVEMBRE 1907

PAR

GUSTAVE GLOTZ

---

**Cette brochure ne peut être mise dans le commerce**

*(Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement)*

---

PARIS

**LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE DROIT & DE JURISPRUDENCE**

*Ancienne Librairie Chevalier-Marescq et C<sup>ie</sup> et ancienne Librairie F. Pichon réunies*

F. PICHON ET DURAND-AUZIAS, ADMINISTRATEURS

Librairie du Conseil d'État et de la Société de Législation comparée

20, RUE SOUFFLOT, (5<sup>e</sup> ARR<sup>t</sup>)

---

1907

## RÉFLEXIONS

SUR

# LE BUT ET LA MÉTHODE DE L'HISTOIRE

---

Messieurs,

Lorsqu'au mois de mai dernier je suis venu m'asseoir à cette place pour la première fois, l'intérêt pressant de ceux d'entre vous qui se préparaient aux redoutables épreuves de l'agrégation m'obligea de prendre presque sans préambule la suite d'un cours brusquement interrompu par la mort. Je n'eus que le temps de vous exprimer la profonde émotion que j'éprouvais en pensant à celui qui n'était plus et dont je sentais l'image près de moi. Je ne pus que me recueillir un instant pour vous montrer tout ce que la Sorbonne et la science française ont perdu en Paul Guiraud. Je ne songeai qu'à rappeler cette admirable lucidité d'intelligence qui lui faisait en toute question projeter une éclatante lumière sur le point essentiel ; cette critique impeccable qui avait passé dans sa conscience et constituait sa personnalité morale ; cette parole brève et incisive dans la discussion, sévère dans la poursuite de l'erreur, mais joyeusement sympathique à qui lui apportait une vérité ; enfin ces beaux travaux qui faisaient de lui, dans les études d'histoire ancienne, non seulement l'élève préféré, mais le vrai successeur de Fustel de Coulanges, et surtout ce chef-d'œuvre, la *Propriété foncière en Grèce*, dont la continuation, vigoureusement entreprise, eût été certainement un chef-d'œuvre nouveau.

Maintenant que nous avons une année entière devant nous et que le temps écoulé nous laisse une plus grande liberté d'esprit, je veux avant tout adresser l'hommage de mes remerciements aux chefs dont la bienveillance active m'a fait entrer dans cette maison, au directeur de l'Enseignement supérieur et au recteur de l'Université de Paris, ainsi qu'aux maîtres éminents qui m'ont accordé leur patronage et m'ont appelé auprès d'eux, particulièrement au doyen de la Faculté des Lettres et au directeur de l'Ecole Normale.

Et, puisqu'ils ont cru qu'il pouvait y avoir quelque profit à tirer de mon enseignement, il faut bien que je vous fasse connaître de quelle façon je le comprendrai. Il me semble utile de vous dire et

#### 4 RÉFLEXIONS SUR LE BUT ET LA MÉTHODE DE L'HISTOIRE

vous êtes en droit de me demander quelle conception de l'histoire j'apporterai dans ces leçons. Toutes les idées ont accès à la Sorbonne, pourvu qu'elles se fondent sur la raison seule et se soumettent d'avance à la discussion. Je vous dois de définir les miennes.

Les historiens d'aujourd'hui, vous le savez, ne cherchent pas du tout à vous persuader que leur méthode soit d'une application aisée. Vous n'avez qu'à lire certaine *Introduction*, fruit d'une longue expérience, pour y voir exposées, cataloguées, analysées et démontrées avec une infaillible sûreté de critique les lois mêmes de la critique. Vous trouverez là un tableau quelque peu effrayant, mais fort exact, des difficultés dont est hérissée la voie des recherches historiques. Si jamais l'envie vous prenait de vous lancer à la légère dans des travaux qui ne souffrent ni la témérité de la négligence, ni la paresse ou la malhonnêteté de l'idée préconçue, il faudrait, pour raffermir votre conscience en déroute, vous astreindre de vous mêmes à méditer sur quelques-unes de ces pages : il suffirait de choisir celles où sont énumérées les connaissances indispensables à l'historien, et décrites les opérations complexes, les détours et les stratagèmes que nécessite la chasse à la vérité dans les sombres halliers des siècles. Mais je n'insiste pas pour le moment sur les règles de la méthode proprement historique : elles reviennent, en somme, toutes à ce précepte double, ne rien tirer des documents qui ne s'y trouve en réalité, en tirer tout ce qui s'y trouve explicitement ou implicitement.

Une autre question me préoccupe. Quand on parcourt un livre consacré uniquement à la méthode, dès l'abord on se sent pris d'une inquiétude vague, qui se précise peu à peu et, de chapitre en chapitre, peut aller jusqu'à l'angoisse. Et voici la question qu'on se pose infailliblement. S'il faut à l'historien tant de qualités diverses, s'il doit avoir continuellement des scrupules qu'il soit presque impossible de satisfaire, quelle est donc l'utilité de la tâche qu'il s'impose ? Quel idéal doit donc luire aux yeux de ceux qui consacrent leur vie à un labeur aussi pénible ? Y a-t-il proportion entre l'énormité certaine de l'effort et l'importance douteuse du résultat ? Ah ! l'on a beau m'avertir qu'on m'entretiendra seulement de la méthode, qu'on rejette sans pitié cette chose, justement condamnée, qui se faisait appeler philosophie de l'histoire. Il ne se peut cependant pas qu'à la fin on ne me dise à quoi sert la lourde et si délicate machine dont on me fait examiner tous les rouages et tous les ressorts.

Sans doute, il n'y a pas et il n'y aura pas de longtemps à demander à l'histoire des règles pratiques pour le gouvernement des hom-

mes. Sous sa forme la plus rudimentaire, elle a pendant des siècles fourni un répertoire commode aux peuples et aux individus déterminés à invoquer en tout le *mos majorum*. Nous n'en sommes plus là. Le passé dans les sociétés humaines constitue pour une si grande part l'essence du présent, qu'il agit bien assez sur toutes les résolutions à prendre, sur toutes les institutions à réformer, sans qu'on le fasse toujours intervenir d'une façon voulue et réfléchie, de gré ou de force : l'arbre n'a pas besoin, pour pousser, d'abaisser ses branches vers les racines où il puise la sève. A défaut d'exemples à imiter, cherchera-t-on dans l'histoire des renseignements à consulter et des leçons à méditer ? Illusion moins sénile que l'autre, mais bien décevante encore ! Aurons-nous jamais, sur telle ou telle série d'événements engloutis dans le passé, des lumières suffisantes pour éclairer le présent ? En tous cas, les choses humaines sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres, chacun des éléments politiques ou sociaux qu'on isole pour l'étude est, dans la vie réelle, si fortement solidaire du reste, qu'en l'état actuel des sciences historiques la comparaison de notre époque avec une époque disparue ne peut guère fournir à un raisonnement des prémisses solides et péremptoires. On se contentera de fuyantes analogies, pour peu qu'elles soient favorables à la cause qu'on soutient ; on trouvera toujours dans la distinction des temps et des milieux des raisons suffisantes pour rejeter un argument désagréable. Pour tous ces motifs et bien d'autres, l'histoire doit renoncer à l'ambition d'être la maîtresse de la politique : elle n'en sait pas assez elle-même, pour faire une éducation aussi difficile que celle-là.

Faut-il donc réduire le rôle de l'histoire à celui d'une simple discipline ? Doit-elle se borner à être un instrument de culture intellectuelle ? Il est certain qu'il n'en existe pas de plus efficace pour guérir les hommes de la crédulité, pour montrer que la crainte des transformations est un sentiment à la fois déraisonnable et vain, par conséquent dangereux, pour apprendre à discerner les différences réelles dans les similitudes trompeuses, comme aussi l'identité profonde des phénomènes les plus divers en apparence. Ennemie des préjugés, l'histoire a sa place marquée dans toute bonne hygiène de l'esprit. Bien mieux, en nous faisant assister de près à la lutte sans cesse renaissante du droit contre la force et la ruse, de la servitude et de la misère contre l'oppression et la rapacité, elle nous fait mieux comprendre comment les passions individuelles se condensent en fatalités sociales. Or, celui qui connaît le jeu et les méfaits des passions n'en est pas débarrassé sans doute, mais est tout de même plus près de s'en purger, plus apte à se mettre en état de scepticisme, ce qui est déjà un progrès, ou ; ce qui vaut mieux, en

état de sympathie. L'histoire est donc merveilleusement propre à exorciser une multitude d'esprits malins. En ce sens, elle est, comme la tragédie selon Aristote, une purification, une « katharsis ». Et c'est tout ? Oui, bien des historiens aujourd'hui admettent que c'est tout.

Eh bien ! il faut avoir le courage de l'avouer : si l'histoire ne devait avoir qu'une vertu éducative, elle ne vaudrait pas toute la peine qu'elle donne. On ne veut pas que l'histoire soit un genre littéraire, c'est-à-dire un art, et je n'y vois aucun inconvénient ; mais on ne veut pas non plus qu'elle soit une science ; et qu'est-ce qu'on en fait ? Un je ne sais quoi d'informe et d'innommable. Que la grande dame des temps jadis renonce à ses belles manières, rien de mieux ; mais il y aurait encore moyen de lui assurer une situation sortable, et on la ravale à une position infime : on la condamne à devenir l'humble servante de la pédagogie. Mais remarquez qu'en lui infligeant cette flétrissure, on va jusqu'à une espèce de contradiction. Car, d'une part on reconnaît le vice radical de l'histoire telle qu'elle était comprise jusqu'à notre époque, de l'histoire édifiante et moralisatrice, dont les récits étaient des sermons à peine dissimulés, qui faisait du bon Rollin un Berquin universitaire et dont la quintessence a laissé son parfum vieillot à chaque page du *De viris*. D'autre part, on proclame que le principal mérite de l'histoire est de contribuer à l'éducation des enfants et des jeunes gens, mettons encore des grandes personnes qui sentent le besoin d'augmenter ou de contrôler leur acquis en aérant leur intelligence. Oh ! je sais bien que l'idéal de l'éducation a changé, qu'on demande à l'histoire de contribuer au développement de la raison et de fortifier l'amour de la vérité. Je vois bien encore que l'histoire à l'ancienne mode était un peu arrangée en vue de l'effet à produire, tandis qu'on laisse aujourd'hui la vérité, quelle qu'elle soit, agir d'elle-même. N'empêche que, si l'histoire vaut surtout comme moyen de perfectionnement intellectuel et moral, elle dépendra toujours du but variable que les générations successives assigneront à l'éducation. Certes, je n'entends pas dire de mal de la pédagogie. Mais, s'il est légitime qu'il se constitue une science de l'enseignement et de l'éducation, elle a le droit d'accommoder à ses fins tout ce qui est susceptible d'être enseigné, de donner sa forme à tous les résultats acquis, mais non pas d'imposer sa forme et ses fins propres à tout ce qui est matière de recherches. L'histoire rentre dans la pédagogie comme toutes les autres disciplines ; elle ne s'y absorbe pas. Elle sert à cela ; mais elle ne doit pas se proposer cela comme objet exclusif ou suprême. Sinon, elle courrait les plus grands dangers. On aurait vite fait d'observer qu'elle ne saurait apprendre la liberté d'esprit,

si elle commence par s'asservir. Et l'on s'apercevrait que c'est une cure bien fatigante, dont les bienfaits ne compensent peut-être pas pour tout le monde les ennuis. A vrai dire, s'il nous faut seulement de la gymnastique intellectuelle, faisons tout de suite de la métaphysique : au moins, c'est plus amusant, et c'est grandiose.

Soit, dira-t-on, l'histoire n'a besoin de convenir à aucune application, ni politique ni pédagogique. Elle se suffit à elle-même ; elle trouve en elle-même sa raison d'être et sa récompense. Et, en effet, depuis qu'on a renoncé définitivement à écrire l'histoire à la manière des anciens, beaucoup d'historiens ont pris cette attitude, de rechercher la vérité sur les choses humaines par pur amour de la vérité. Pourquoi, cependant, ne pousse-t-on pas la théorie jusqu'à ses dernières conséquences ? Pourquoi les plus déterminés de ses partisans refuseraient-ils de reconnaître une valeur égale à des conclusions également vraies, mais qui porteraient sur des questions inégalement importantes ? Pourquoi n'ose-t-on pas préférer une monographie sur un sujet infiniment petit, où il est aisé d'atteindre à la vérité absolue, à une belle œuvre d'ensemble, où la vérité ne saurait être qu'approximative ? Qui soutiendrait, même sans tenir aucun compte du talent littéraire, que l'auteur de la *Cité antique* répond moins pleinement à la définition de l'historien que ne le ferait demain le premier venu en fixant avec certitude l'emplacement d'Uxellodunum ? C'est donc, qu'on le veuille ou non, qu'on fait entrer autre chose encore dans l'appréciation d'un travail historique que la passion de la vérité abstraite. Puisque la vérité est la réalité transposée dans l'ordre de la pensée et que toutes les réalités sont réelles au même titre, ce n'est pas au nom de la seule vérité que peut s'établir une hiérarchie des sujets. Un instinct nous avertit qu'il y a des vérités fécondes et supérieures, et d'autres qui sont stériles et rampent terre à terre. Il ne faut pas les dédaigner, celles-ci ; car on ne sait jamais si quelqu'un ne viendra pas les relever et leur insuffler une vie nouvelle. Mais précisément alors elles ne font que passer d'une catégorie à l'autre, non parce qu'elles sont devenues plus vraies, mais parce qu'on leur a donné une portée qu'elles n'avaient pas. En somme, à quelque matière qu'elle s'applique, la théorie de l'art pour l'art est toujours fausse.

..

Ainsi, dans notre jugement sur les faits historiques intervient un élément qui vient de nous. A le considérer superficiellement, cet élément n'est qu'individuel : chacun, selon sa naissance et son éducation, selon les idées ataviques ou acquises qui constituent sa men-

talité propre, reçoit une impression plus ou moins vive de tel ou tel fait. Mais, au fond, les différences individuelles ne sont pas bien grandes. C'est surtout d'un pays à un autre, d'une classe à une autre, d'une époque à une autre que les appréciations varient dans de fortes proportions, même quand il s'agit d'historiens faisant profession d'impartialité absolue. Ne parlons pas d'intérêts en jeu ; n'accusons pas les préjugés, à moins de donner à ce mot un sens tellement général et anodin, qu'il ne désigne plus que les habitudes de pensée. Ce qui agit en nous, quand les uns n'ont d'yeux que pour les événements diplomatiques ou militaires, quand les autres mettent au-dessus de tout le développement des idées religieuses ou morales, quand d'autres encore ne prennent souci que du rapport des institutions économiques avec les institutions sociales, ce qui agit en nous, ce qui nous travaille ainsi, c'est une philosophie de l'histoire. Il revêt bien des formes, le monstre ; il s'insinue dans toutes les intelligences ; il s'identifie à chaque personnalité. Quelques-uns ont reçu mission d'être ses truchements : ils ont échafaudé des systèmes lumineux et superbes, ils ont précisé les idées d'une génération ou d'une école. Mais, au-dessous de ces êtres d'élite, végète la foule des esprits moyens : chez ceux-là, les opinions sortent de cavernes obscures, apparitions timides et intermittentes de fantômes que la lumière offusque. Qu'il s'en doute ou non, chaque historien possède sa philosophie de l'histoire.

C'est que l'homme le plus ignorant porte en lui les rudiments de toutes les sciences. Plongé dans la nature et dans la société, il reçoit de toutes parts des impressions, qui provoquent des réactions intellectuelles d'un ordre plus ou moins élevé. S'il est vrai qu'il y a en chacun de nous un poète mort jeune, il y a aussi en chacun de nous, et vivant, un physicien, un astronome, un naturaliste, un historien. Seulement, les idées éparses de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle ont pu se constituer en science ; l'histoire n'en est pas là. Le pâtre qui, dans les plaines de Babylonie, guidait sur les étoiles la marche de son troupeau a communiqué ses connaissances, non pas seulement au prêtre installé dans la coupole d'or, au sommet du temple à sept étages, et guettant d'une curiosité pieuse Mardouk et ses satellites, mais encore au savant perché sur son observatoire avec son théodolite et sa lunette. Le médecin qui rédige son ordonnance y résume parfois les découvertes faites, depuis de longs siècles, par quelque chevrier assis dans un steppe au fond de l'Arabie et par quelque Indien rampant parmi les lianes de la forêt vierge. Si bien que dans nos sociétés d'aujourd'hui, à côté d'une immense majorité qui en est restée aux notions vagues des sociétés préhistoriques, une petite minorité perpétue et augmente sans cesse le



legs des doctrines exactes et certaines. La philosophie de l'histoire fait exception.

Elle n'a produit jusqu'à présent que des systèmes déplorablement vides et fragiles ; elle n'a construit que des châteaux destinés à crouler les uns sur les autres. Serait-ce qu'elle reposait sur une conception radicalement, irrémédiablement fautive ? Souffrait-elle d'une tare congénitale ? Fut-elle justement victime d'un péché originel ? Telle est bien l'opinion générale, et l'on a l'air d'être d'un autre temps à vouloir faire quelques réserves. Pourtant, nous l'avons vu, la philosophie de l'histoire répond à un besoin réel de l'homme social et intervient inconsciemment dans le travail de l'historien. On a beau composer pour elle des épitaphes peu gracieuses ; elle continue de vivre d'une vie latente. On lui dénie tout droit à l'existence ; *e pur si muove* ! Elle est seulement très fort en retard. Elle n'est pas arrivée au terme où les connaissances humaines prennent le titre de science, parce qu'elle a fait fautive route. Si elle languit dans l'abandon, si elle croupit dans le dédain, c'est qu'elle a toujours été une maîtresse d'erreur. Oui, elle expie sa passion ambitieuse pour l'*a priori*, et la hauteur de ses prétentions mesurait d'avance la profondeur de sa chute. Elle volait à travers le temps et l'espace, se fiant à des hypothèses qui se dégonflaient vite et retombaient lourdement. Ce qu'elle prenait pour des principes résistants aurait pu être tout au plus une série de conclusions élaborées par des générations de travailleurs.

Mais, si nous consultons l'histoire des sciences aujourd'hui classées, nous voyons qu'elles passèrent généralement par la même étape, ce qui ne les empêcha pas d'aller plus loin. L'astronomie eut bien de la peine à se dégager complètement de l'astrologie, de cette doctrine qui se fondait sur tant de faits observés dans la nature et qui devait apparaître avec une singulière majesté à des esprits habitués à comprendre dans la nature l'humanité entière. La chimie resta longtemps empêtrée dans l'alchimie, et c'est parce qu'elle a su s'en défaire, pour procéder modestement du connu à l'inconnu, qu'elle semble aujourd'hui à la veille de réaliser quelques-uns des rêves les plus prestigieux de sa folle jeunesse. Durant des siècles, la physique se compliquait de spéculations cosmogoniques, qui semblaient en être la pure et simple continuation : elle fut réduite à une orgueilleuse stérilité, tant qu'on ne sépara pas les phénomènes vraiment physiques, τὰ φυσικά, des explications qui ne devaient venir qu'après, τὸ μετὰ τὰ φυσικά. Jusqu'à présent la philosophie de l'histoire n'a été que de la métaphysique. Elle n'a pas dépassé la période qui, pour les sciences positives, commence avec les sept sages et ne finit qu'avec Bacon. Bossuet et Voltaire, Vico et Herder, je dirai

même Auguste Comte et Karl Marx, n'en ont pas usé d'autre sorte, avec des matériaux différents, que Pythagore ou Héraclite : je ne vois pas, par exemple, que dans la théorie du progrès continu et indéfini l'écart soit moindre des prémisses à la conclusion que dans la théorie du *clinamen*. Mais, s'il en est ainsi, l'exemple même de la science positive n'est-il pas encourageant pour la science historique ?

Et ne croyez pas que l'assimilation que nous avons établie entre la philosophie de l'histoire et l'astrologie, l'alchimie ou la métaphysique condamne toute philosophie de l'histoire. Il s'agit de s'entendre. Nous employons cette expression, « philosophie de l'histoire », parce qu'il n'en existe pas d'autre. Ce que nous voulons dire au fond, c'est que la conception dominante de l'histoire nous semble trop étroite. Il faut l'élargir de façon à y faire entrer tout ce qu'il y avait de légitime après tout et de vraiment philosophique dans la fausse philosophie de l'histoire. Revenons à notre comparaison avec les sciences physiques et naturelles. Elles ne se bornent pas à l'observation des phénomènes ; elles les confrontent et les font servir à déterminer ces rapports constants qu'on appelle des lois. C'est l'induction qui fait leur force, leur solidité, leur grandeur. Pourquoi serait-il interdit de féconder l'histoire par l'induction ? L'idée n'est pas nouvelle : le créateur même de la méthode scientifique lui attribuait « une portée universelle » (1). Rechercher les rapports qui doivent exister entre les diverses formes de l'activité humaine à chaque stade de la civilisation, démêler les lois qui peuvent régler l'évolution des sociétés et les changements perpétuels des institutions, tâcher ainsi de fixer les principes de ce qu'on nommera peut-être un jour la statique et la dynamique sociales : n'y a-t-il pas là pour les historiens un fier programme, une œuvre de longue haleine et de bel avenir ? Evidemment, ce n'est plus de l'histoire, si l'on entend par ce mot la description pure et simple des faits isolés. Ce n'est plus de la philosophie de l'histoire, si l'on cherche la définition de ce vocable dans la littérature démodée qui s'en affublait pompeusement. Mais, qu'on se serve de l'un ou de l'autre terme, ou même qu'on préfère celui de sociologie, en fait, il y a là de quoi vivifier l'histoire, en lui ouvrant un jour plus large encore sur la vie humaine, ou de quoi ressusciter

(1) Bacon, *Novum Organum*, I, 127 : « On nous demandera si nous ne parlons que de la philosophie naturelle, ou si nous voulons encore appliquer notre méthode aux autres sciences, logiques, morales, politiques. Il est certain que nous avons en vue toutes les sciences à la fois, et, de même que la logique vulgaire, où règne le syllogisme, ne s'adresse pas seulement aux sciences naturelles, mais à toutes sans exception, notre méthode, qui procède par induction, a aussi une portée universelle ».

la philosophie de l'histoire, en lui donnant une raison d'être scientifique.

..

Le fossé infranchissable qui séparait jadis l'histoire et la philosophie de l'histoire était creusé par la méthode. Poser un principe et le voir se dérouler au cours des siècles d'une teneur majestueuse, c'était si commode ! Et puis, cela donnait si facilement à un auteur l'apparence toujours flatteuse du démiurge ou tout au moins le geste auguste du métaphysicien qui lance le monde dans les espaces ! Dès lors, pourquoi s'astreindre à des investigations minutieuses dans la poussière des in-folio ? Au contraire, la philosophie de l'histoire ne pourra se légitimer sous une forme nouvelle, qu'à la condition expresse de prolonger l'histoire, sans jamais renoncer à la rigueur de ses exigences en matière de preuve. Et elle y aura d'autant plus d'intérêt que, pour arriver à ses fins, pour établir une loi quelconque, elle devra n'employer que des faits d'une certitude absolue et d'un contrôle aisé. Elle avancera pas à pas ; elle refusera toujours de mettre le pied sur un terrain qui ne paraîtra pas d'une solidité à toute épreuve. Il se peut que l'étude des mêmes phénomènes dans des sociétés diverses révèle assez rapidement quelques-unes des lois cherchées ; il se peut aussi qu'un travail acharné, voire même bien combiné, ne fournisse que des bribes de vérité, des notions fragmentaires, des lueurs vacillantes. Ce qu'il faut, c'est que les résultats, si minces qu'ils soient, restent acquis, *κατὰ κράτος*, comme disait le plus grand théoricien de l'histoire qu'ait produit l'antiquité. Non que leur valeur doive jamais être reconnue comme universelle et absolue. Les lois ne sont définitives que pour le nombre limité de faits qu'elles résument et représentent ; pour tous les autres faits, elles ne sont que des hypothèses probables. Mais il en est de même dans toutes les sciences. Il suffit que les lois aient une certitude provisoire.

Si la recherche des lois doit se faire, comme la constatation des faits, en conformité avec les règles de la méthode historique, elle exige cependant qu'on laisse prendre une extension inattendue à un procédé, qu'on admettait bien comme légitime, mais dont on usait rarement : la comparaison. La méthode comparative a permis à toutes sortes de sciences de réaliser en moins d'un siècle des progrès qui tiennent du miracle ; pourquoi ne procurerait-elle pas les mêmes bienfaits à l'histoire ? Seulement, qu'on y prenne garde. Cet instrument si puissant est d'un maniement délicat et dangereux : un ouvrier malhabile aurait tôt fait de s'y blesser en l'émousant.

La plus grande circonspection est donc nécessaire à qui veut s'en servir. Il lui faut, pour se prémunir contre des erreurs fatales, avoir toujours présentes à l'esprit quelques règles essentielles.

Il convient de savoir d'abord sous quelle forme et dans quels cas la comparaison peut être utile. Chez bien des historiens, par exemple, elle procède par allusion. Pour parler de choses passées, on emploie des mots qui désignent proprement des choses contemporaines ; on donne à des personnages de l'antiquité des noms modernes. Quand ces comparaisons à fleur de peau ne sont que finesse de style ou saillies de pensée, elles peuvent bien, de loin en loin, éveiller l'attention et amuser l'esprit, à condition toutefois de ne pas revenir trop souvent ; car l'affectation du ton alerte et piquant est fatigante comme la répétition d'une même pirouette. Mais quand un auteur prétend nous faire croire à des analogies ou à des identités par le simple choix de termes anachroniques, c'est alors surtout qu'il faut se méfier. Les Allemands nous ont complètement faussé l'histoire intérieure d'Athènes, à nous parler constamment de parti radical : se sont-ils jamais demandé comment ils traduiraient le mot en grec ? L'histoire économique des siècles lointains a été obscurcie par l'abus de mots tels que capitalisme et socialisme. On a commencé par donner à la classe ouvrière et non-possédante de nos sociétés industrielles le nom des prolétaires romains ; on a continué en représentant les prolétaires de Rome comme des prolétaires au sens moderne, si bien qu'il s'écrit aujourd'hui de gros ouvrages sur la question de savoir si les prolétaires étaient des prolétaires ou s'ils n'en étaient pas. Tout le monde trouve ridicules les auteurs du « grand » siècle qui mettaient des perruques aux rois mérovingiens et leur prêtaient le langage de Versailles. On fait bien de se moquer de ces mascarades ; mais il ne faudrait pas les renouveler. Les littérateurs veulent de la couleur locale ; ce n'est pas pour que les historiens, gens sérieux, fassent tout juste le contraire.

Certains ouvrages, il est vrai, sous-entendent ce principe, que les mêmes causes produisent les mêmes effets, pour nous expliquer toute une série d'événements par des rapprochements continuels avec une autre époque, la nôtre en général. Cela s'appelle mettre à profit les leçons de l'expérience. Le plus souvent c'est, au fond, accommoder l'histoire au goût du jour, ou transporter dans le passé les passions contemporaines. Ce procédé peut avoir des avantages pratiques. Sous les régimes qui entravent la liberté de parler et d'écrire, il est de bonne guerre de fronder le gouvernement sous le couvert de l'érudition. Ainsi, en France, sous le second empire, en un temps où les *Propos de Labiénus* faisaient les délices de l'opposition, une étude sur Tibère pouvait sembler un manifeste politique.

Mais il ne s'agit pas pour nous de fourbir des armes pour la bataille des partis. Où est l'historien qui ait antidaté des idées et des faits sans rendre plus nébuleux les points sur lesquels il devait porter la lumière ? A supposer l'existence d'une loi historique lorsqu'on est incapable de la démontrer, on nuit à la véritable compréhension de son sujet, et du même coup on compromet la recherche ultérieure de cette loi. Le grand tort de ceux qui se laissent entraîner à ce genre d'imprudences est de croire qu'on peut s'élever par intuition à la connaissance immédiate des lois générales dont ils ont le vague pressentiment. De ces lois ils ignorent les plus simples, et ils vont d'emblée aux plus complexes : ils expliquent la tempête, sans savoir seulement ce qu'est la densité de l'air. Ils veulent commencer par où l'on finira peut-être un jour.

Non, ce n'est pas l'observation des grands événements, où se déchaînent trop de forces diverses, qui permettra d'ici longtemps les comparaisons fructueuses. C'est seulement dans les sociétés au repos qu'on aura chance, du point où nous en sommes, de discerner quelques-unes des lois qui règlent la vie et l'évolution des sociétés. Les institutions, les us et coutumes, le droit, voilà ce qui doit fournir à l'historien sociologue son terrain de prédilection. Certes, là encore les difficultés ne manquent pas. L'étude des institutions, qui soulevait naguère un véritable enthousiasme, a ses désabusés et ses renégats : on lui reproche d'inévitables divergences entre les textes officiels et la pratique. Mais, puisqu'il est possible de distinguer ce qui est écrit et ce qui se fait, la tâche pourra dans certains cas devenir plus compliquée, elle n'est pas irréalisable. Quand les dispositions légales, s'il en existe, ne fournissent pas de clartés suffisantes, quand on s'aperçoit que telle constitution est simplement du blanc sur du noir, ni plus ni moins que certains traités de paix, que telle charte ne fut jamais que du parchemin, que le décret conservé par telle inscription était caduc avant d'être gravé, mais alors, il me semble, cette contradiction même est généralement instructive, et il reste toujours la ressource de rechercher, par delà les apparences, les pensées et les actes. L'essentiel est d'arriver à la connaissance des règles politiques, juridiques et morales qui déterminent les relations des hommes dans un cadre limité, à un moment précis. Donnez à ce mot, le *droit*, le sens le plus large qu'il puisse prendre ; comprenez-y, avec le droit public, le droit civil, le droit criminel et, surtout pour les groupes primitifs, le droit religieux ; voyez-y un terme commode pour désigner toutes les manifestations de la conscience sociale ; et dites-vous que, si le juriste a tout à gagner à faire de l'histoire, l'historien qui ne se déclare pas satis-

#### 14 RÉFLEXIONS SUR LE BUT ET LA MÉTHODE DE L'HISTOIRE

fait par la reconstitution exacte de phénomènes contingents doit avant tout faire du droit.

Même dans cette voie, l'histoire ne peut pas aller à l'aventure. Il lui faut des points de repère sûrs. Presque partout ils font défaut. Le grand inconvénient qui résulte de la séparation presque absolue des études juridiques et des études historiques, c'est que, d'un côté, on s'est peu soucié de chercher l'interprétation des codes dans la vie extérieure et que, de l'autre côté, on a cru pouvoir présenter le tableau complet d'une société sans y faire de place au droit. Rappelez-vous les livres d'enseignement secondaire. Ils renferment quelques notions de droit romain et même de droit mérovingien ; puis, c'est le silence presque absolu, jusqu'au moment où il faut bien dire un mot sur la procédure pénale du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant d'aborder les changements causés par la Révolution. Qu'est-ce qui s'est passé dans l'intervalle ? On croirait, en vérité, que l'historien n'a pas besoin de le savoir. Et cependant ceci est sorti de cela, et il s'agit des conditions mêmes de la vie sociale. N'importe : durant mille ans et davantage, on ne considère le droit que par rapport aux princes qui légifèrent, on le fait rentrer dans les chapitres consacrés à la politique intérieure, on consent tout au plus à signaler dans les grandes ordonnances les réformes administratives. Pourquoi donc ? Tout simplement parce qu'en cette matière on est resté fidèle à la vieille conception de l'histoire, de l'histoire noble, de l'histoire gouvernementale : les gouvernés ne comptent pas. Dans l'œuvre législative de Solon, on décrit sans rien omettre une constitution éphémère, et c'est à peine si l'on mentionne un code qui a fixé à peu près la vie des citoyens athéniens jusqu'à la fin de la république. Dans les *Coutumes* de Beaumanoir on ne veut rien voir que les dispositions favorables au pouvoir royal. Le *Sachsenspiegel* est nommé parce qu'il a servi de modèle à nombre de recueils analogues ; la *Carolina*, parce qu'elle marque un progrès de la puissance impériale. Mais on ne s'avise pas de regarder dans ces documents la figure qu'y fait le peuple de France ou d'Allemagne : un détail qui échappe ! En réalité, il y a là une lacune monstrueuse, et non pas seulement dans les simples manuels, mais dans la plupart des ouvrages où l'auteur se flatte d'étudier une société sous toutes les faces. Un auteur n'a pas traité son sujet d'une façon complète, il en a même oublié le fond essentiel, si, décrivant une époque, il insiste sur le gouvernement et l'administration, le régime économique et le mouvement intellectuel, mais néglige de préciser l'état de choses juridique.

Tel est le travail d'ensemble qui paraît se proposer tout d'abord aux efforts des historiens. Les étudiants sont en état d'en prendre

leur part. Il n'est pas possible, évidemment, que le très grand nombre contribue à ces recherches, tout de même un peu spéciales. Ce n'est pas souhaitable ; car il faut respecter la diversité des goûts et ne pas brusquer les intelligences. Mais il en est peut-être qui se sentent portés par leurs connaissances acquises, par leur caractère, vers l'objet d'études que j'indique ; il en est d'autres peut-être qui se rendent compte qu'une multitude de tentatives isolées et indépendantes ne va pas sans une énorme déperdition de forces : tous ceux-là pourront, chacun selon ses moyens, aider à la réalisation de l'œuvre collective. L'observation bien combinée d'une institution, d'une coutume, d'un principe juridique, dans des sociétés diverses et aux différents stades de leur évolution, suffirait à poser quelques-uns de ces faits qui sont nécessaires à l'établissement des lois.

C'est dans la constatation de ces faits particuliers et, plus encore, dans l'ascension vers ces lois générales que la méthode comparative rendra les services qu'elle promet. Mais même dans les cas où elle s'applique légitimement, elle demande les plus grandes précautions. Il faut, autant que possible, l'empêcher d'intervenir tant que nous n'avons pas achevé l'étude unilatérale de nos documents ; car des idées arrêtées ou de simples réminiscences altéreraient facilement la sincérité de notre interprétation. Il faut, autant que possible, instituer les comparaisons entre des peuples apparentés ou entre des sociétés parvenues au même degré de développement. Il faut éviter de suivre l'évolution d'une institution en passant d'un peuple à un autre. Ces préceptes sont bien simples, et le travailleur dressé à la méthode historique les trouverait bientôt de lui-même. Une question plus difficile à résoudre est celle de savoir à quelles conditions on est fondé à user de l'induction, pour combler une lacune dans l'histoire d'une société à l'aide des résultats acquis dans l'histoire d'une autre. Si la courbe de l'évolution est très nette dans l'ensemble et qu'il existe seulement une légère interruption entre deux points parfaitement déterminés, on peut relier ces deux points sur le modèle d'autres courbes où l'interruption n'existe pas et qui sont identiques quant au reste. C'est ainsi qu'en physique on recourt au procédé de l'« interpolation », qui consiste à intercaler par le calcul des termes entre des suites de nombres ou d'observations. Mais il n'est pas légitime de prolonger la courbe à ses extrémités, de supposer les origines connues ou de prédire l'avenir, parce que là nous n'avons, pour tracer le pointillé qui figure l'hypothèse, qu'un point de départ sans autre donnée : l'« extrapolation » nous est interdite. Voilà quelques-unes des règles qui permettront d'achever l'histoire par ce qui doit en être le couronnement et comme la consécration. Aucune de ces règles n'est en contradiction avec celles qu'ont tou-

jours édictées les législateurs de l'histoire et qui sont, pour ainsi dire, affichées à l'entrée de son domaine.

..

Tenons ferme à la méthode historique ; appliquons-la dans toute sa sévérité ; ne nous laissons aller à aucune conclusion qui ne soit démontrée, autant que la démonstration est possible dans l'ordre des faits humains. Mais il ne faut pas que cette rigueur de méthode nous décourage, nous paralyse et nous enchaîne dans les liens d'un scepticisme définitif ; il ne faut pas nous immobiliser dans cette incertitude à la fois douloureuse et altièrre que Bacon flétrissait au nom de la science à venir et qu'il appelait, avec la philosophie ancienne, l'*acatalepsie*. Il faut, au contraire, que les historiens aient conscience de la grande œuvre à laquelle ils peuvent tous et doivent apporter leur pierre, grande ou petite. Osons avoir assez confiance dans la solidité de la méthode historique et de ses résultats, pour appuyer sur elle la méthode comparative et tirer de ses résultats tout ce qu'ils contiennent de vérité substantielle. Nous savons broyer le blé, nous entassons de belle et bonne farine dans nos greniers : faisons du pain. Et à ceux qui ont rendu le service inestimable de décrire et de fixer la méthode historique, mais qui craignent qu'on ne la compromette dans les aventures, à ceux-là nous pourrions dire avec le père de la science moderne : « Notre méthode, à son début, a une grande analogie avec les procédés de ceux qui ont soutenu l'*acatalepsie* ; mais, à la fin, il y a entre eux et nous une différence immense et une véritable opposition. Ils affirment, eux, tout simplement qu'on ne peut rien savoir ; nous, qu'on ne peut pas savoir grand'chose avec la méthode qui est maintenant en usage. Mais ils enlèvent par cela même toute autorité à l'intelligence, et nous, nous lui cherchons et lui procurons des aides » (1).

GUSTAVE GLOTZ.

(1) Bacon, *Novum Organum*, I, 37.